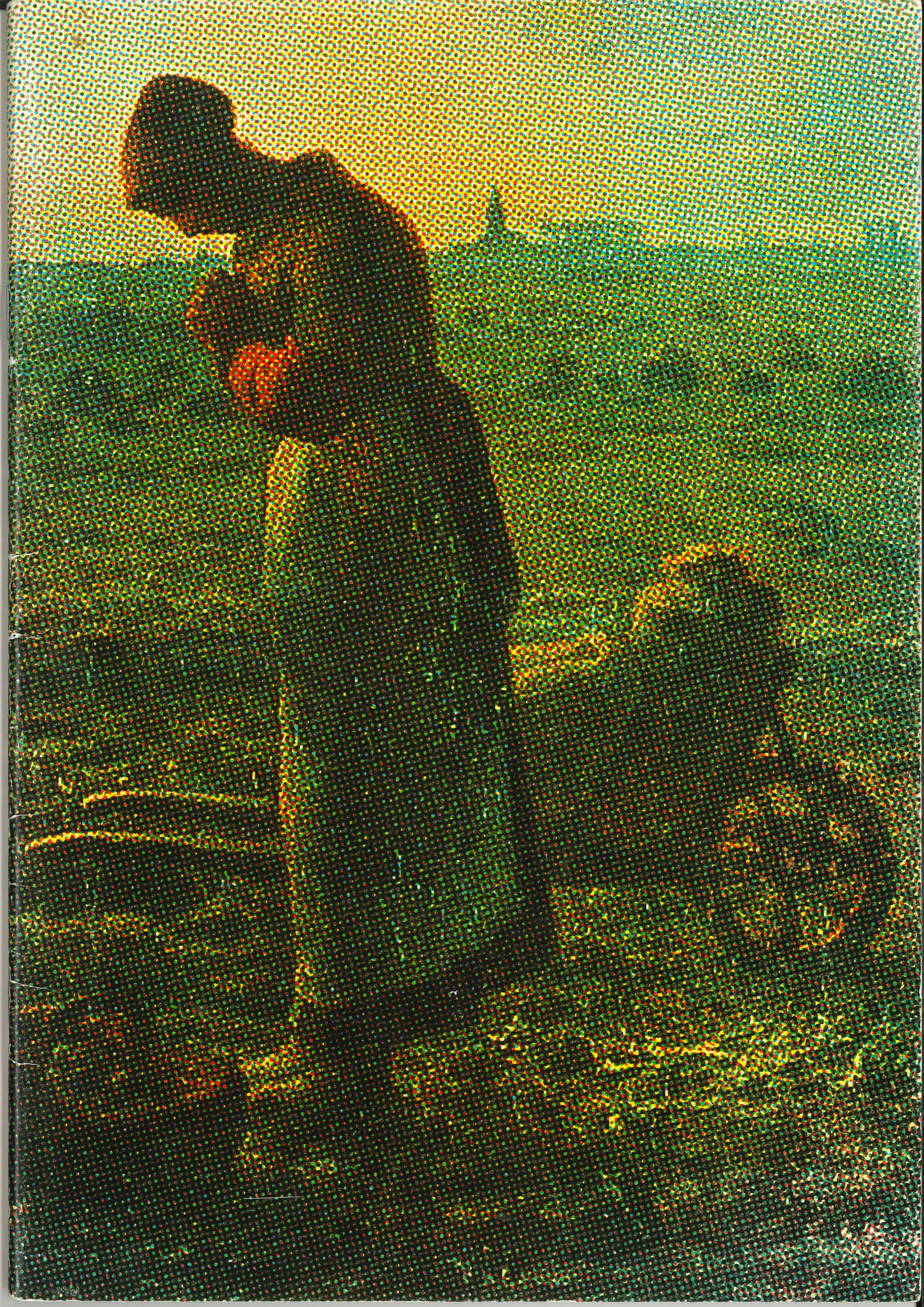

Vingtième siècle, plus précisémment les années septante.
Une revue, «Le Courrier de l'UNESCO», propose à ses lecteurs un hit parade des œuvres plastiques mondialement reconnues. En tête, un certain Angélus signé Jean-François MILLET, peintre du XIXe siècle.
«L'Angélus», une image où deux personnages courbés vers le sol, dans une attitude de profond recueillement, ont posé les outils tandis que dans le lointain on croit entendre résonner les cloches de l'église.
«L'Angélus», une image du monde rural croquée par MILLET dans la région de Gréville.

Mais aujourd'hui, quelle place peut bien encore revendiquer cette œuvre dans le hit-parade précité?

Et le monde rural, a-t-il encore une place dans la production artistique contemporaine? Il nous faut bien noter que l'image de MILLET est toujours présente dans les brocantes, dans les magasins qui offrent aux doigts agiles des canevas aux dimensions variées où «L'Angélus» n'attend plus que les écheveaux plus colorés que nature pour reprendre vie.

Plus d'une centaine de créateurs ont été interrogés; près de quarante nous ont répondu.

A l'issue de cette démarche, nous osons cette paraphrase: «ceci n'est pas un angélus». Aujourd'hui, l'Angélus ne sonne plus...

L'ANGELUS NE SONNE PLUS.

EDITION/CIRAC - Centre de Coopération Culturelle Régional - Beaumont - 1987.
Dépôt légal D/1987/3729/1.

L'ANGELUS DE MILLET

Mes premières rencontres avec l'Angelus de Millet datent de longtemps, assez longtemps : la dame, le monsieur et la brouette étaient silencieusement installés sur le couvercle d'une boite à biscuits, entourés d'ornements d'inspiration orientale incrustés dans le fer blanc. La boite appartenait à un meuble, espèce de "bonheur du jour", dont ma grand-mère ouvrait une porte pour l'en sortir en de belles circonstances. Je me souviens plus particulièrement d'après-midi de jours de l'an.

La nappe était de lin, les petites tasses en faïence (non de porcelaine) avec des fleurs bleues (Delft tout nouveau) stylisées dans des lignes probablement végétales (Boch Frères, La Louvière), le sucrier avait la panse ronde et les serviettes en papier des alentours transparents. Sur la table aussi, pas loin de la cafetière, un grand bocal en verre, avec anneau de caoutchouc et couvercle à charnière métallique, rempli de cerises un peu pâles mais baignant dans une sorte de genièvre teinté d'un rien de cannelle; dedans, une louche chargée de faire la part des choses. J'avais droit à deux cerises et appris ainsi à sucer les noyaux.

Derrière le rideau, un terril fumait. Comme le Vésuve.

Sur le couvercle de la boite à biscuits (que souvent, sur la nappe, je devais retourner pour en voir l'image, ma grand-mère pianiste n'étant pas très attentive aux gourmandises de l'oeil), le ciel était doré, satiné. Le clocher, au loin, me semblait devoir exister,

J'imaginais fort bien que la dame de cet Angelus avait un coeur comme une pomme de terre, que le monsieur aussi, bien que moins penché, avait un coeur comme une pomme de terre et que la brouette, qui n'avait pas de coeur, transporterait des pommes de terre. J'apprenais la couleur locale des autres, celle de chez nous venant plutôt du dessous que du dessus.

Un peu benoît, je pensais que ces vies illustrées étaient encore plus paisibles que celle de ma grand-mère qui, depuis des jours sûrement, passait des heures à faire des galettes de nouvel an et à remplir la boite qui se viderait pour apaiser tous nos voeux.

Ainsi, insidieusement, les coeurs de la dame, du monsieur et même de la brouette devenaient de pâte et de sucre, quadrillées et croquants, un peu ourlés sur les bords. Je les rongeais à fines dents.

Je les ronge encore.

André Balthazar. 12 sept 87.